

Le livre entre émergence et recommencement dans *Jacob Menahem et Mimoun, une épopée familiale*¹ de Marcel Bénabou

Hind LAHMAMI
Enseignante-chercheuse HDR
Laboratoire CTPTA
Moulay Ismail University of Meknes, Maroc

La littérature contemporaine et celle potentielle en particulier, représentée par les œuvres inscrites sous le sceau de l'Ouvroir de Littérature Potentielle « Oulipo » se propose depuis sa fondation en 1960 d'apporter de la créativité à l'acte d'écrire, à travers une mise en pratique de contraintes d'écriture empruntées au modèle mathématique. Il en résulte des œuvres uniques comme *La Disparition de Georges Perec*, *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau et *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres* de Marcel Bénabou, pour ne citer qu'elles. Chaque livre oulipien est un laboratoire où s'expérimentent jeux, contraintes, structures, intertextes, le but étant de proposer au lecteur un espace littéraire interactif et delà, solliciter sa participation à la construction du sens. Le livre *Jacob, Menahem et Mimoun. Une épopée familiale* de Marcel Bénabou, publié en 1992 et primé en 1998 par le National Jewish Book Award for Autobiography/Memoir, s'inscrit dans cette mouvance. Cette épopée familiale déçoit le lecteur ordinaire habitué à trouver dans ce genre d'écrit unanimiste, le récit d'exploits familiaux qui vont dorer, pour ne pas dire redorer, le blason de sa grande famille judéo-marocaine et à travers elle, la communauté séfarade longtemps laissée pour compte par rapport à sa cousine achkénaze.

L'épopée familiale de Bénabou leurre par son titre. Le lecteur s'attend à la narration de la lignée de l'écrivain, à la description du sentiment de sa double appartenance : française laïque et judéo-marocaine. Or, à part un incipit orphelin et les trois prénoms éponymes, rien n'indique qu'il est question de récit épique. L'écrivain oulipien y met à nu les soubassements de l'écriture du livre et y explique subrepticement son rapport à cet objet sacré qu'est le livre, surtout chez un militant judéo-marocain comme Marcel Bénabou pour qui le patrimoine ancestral séfarade est à sauvegarder.

Cela dit, comment la quête identitaire communautaire fluctuante de Marcel Bénabou épouse-t-elle l'aspect fragmentaire de l'écriture ? Comment l'arme homonymique et le

¹Marcel Bénabou, *Jacob Menahem et Mimoun. Une épopée familiale*, Paris, Seuil, La Librairie du XX^e siècle, 1995.

principe mathématique de la série font-ils prévaloir la narration de la genèse de l'épopée sur celle des rapports familiaux ?

Eu égard à ce qui précède, il importe d'étudier le rapport entre l'incipit orphelin et le reste de l'histoire, s'il y en a une, de statuer chemin faisant sur la présence massive de l'intertextualité et d'en déterminer les connexions avec les éléments de « l'intrigue » pour que *in fine*, se dévoile au lecteur, l'esthétique bénaboliennne oscillant entre émergence du récit épique et tentatives répétitives de s'affilier à des aïeux douteux, puisque issus de principes linguistiques, statistiques et/ou littéraires, inscrivant le livre ainsi dans le cycle de l'éternel recommencement.

1. Le primat de la genèse du livre dans 'l'épopée familiale' de Bénabou

L'épopée est un genre narratif qui a connu une expansion à partir du XIX^e siècle sous l'influence anglaise et allemande avec des changements notoires : la nature du héros et le type de style utilisé. Le sujet de prédilection de l'épopée, rappelons-le, est toute grande action effective ou symbolique, relevant du religieux, du patriotique ou de l'humanitaire. L'action y est souvent réduite à un court récit symbolique avec à la clé, une morale. Les épanchements sentimentaux n'y manquent pas, nous y retrouvons l'exaltation des valeurs patriotiques et humanitaires.

Le héros épique incarne généralement une valeur morale. Dans « Petites épopées » de Victor Hugo, le poète se propose d'exprimer le monde dans tous ses aspects. Une œuvre ambitieuse qui a pour but l'ascension de l'humain. En visionnaire avéré, Hugo débarrasse son style de son académisme en prônant la simplicité. Cela n'impacte aucunement le grandiose, l'emphatique et le métaphorique propres à l'épopée. Eu égard à cela, parler d'épopée chez un oulipien est à prendre avec précaution, et il est presque certain qu'il sera plus question d'une subversion générique que d'un désir de se mettre en spectacle.

Aussi, et à l'instar d'autres oulipiens, Bénabou se fixe-t-il des contraintes d'écriture pour mieux se libérer. Ces propos peuvent sembler contradictoires de prime abord, sauf qu'ils permettent aux membres de ce groupe, en plus de l'observation des canons littéraires communément admis, de s'auto-contraindre par des choix linguistiques, esthétiques ou génériques supplémentaires pour donner une plus-value à leurs productions littéraires. Si Georges Perec s'est contraint à écrire un roman lipogrammatique en la voyelle « e » dans son roman autobiographique *La Disparition*, et a choisi de ne retenir que celle-ci dans son autre

livre *Les Revenantes*, Bénabou a privilégié la narration de la genèse d'une épopée plutôt que de satisfaire la curiosité du lecteur, en lui étalant sa vie privée et celle de sa famille.

« Tout comme chez Pérec, l'objet du roman n'est jamais véritablement traité, mais seulement abordé de façon évasive. Cependant, si Bénabou n'a pu mener à bien son projet de récit des origines, il arrive néanmoins à boucler la boucle et à produire un texte des plus insolites de quelques deux cent cinquante pages. Vaste exercice de style à la mode oulipienne ou bien long réquisitoire d'une plume en souffrance, *Jacob, Ménaïem et Mimoun : une épopée familiale*, est avant tout une histoire à rebours dont l'impossible écriture est la matière première ou 'substantifique moelle' du texte ; le thème initial de 'l'épopée familiale' en devenant la toile de fond sur laquelle l'écrivain se livre à d'éprouvants exercices. » (Bornier, 2004).

Aux dires de Bénabou, son épopée familiale « ne semblait guère se soucier de tenir les promesses de son titre : quelques dizaines de pages seulement sont consacrées aux trois héros éponymes (ou plutôt à deux d'entre eux), et s'il est sans cesse question d'une 'épopée familiale', « dont on détaille même complaisamment, au fil des pages, les motifs, les thèmes et les modèles, c'est pour dire qu'en fin de compte elle s'est révélée impossible à écrire... » (Bénabou, 1997, 95-96) L'écrivain ira jusqu'à qualifier son épopée 'd'absente' ou 'd'épopée fantôme' (Bénabou, 97, 1997) alors qu'il convoque par endroits certains illustres rabbins qu'il déclare être ses ancêtres. Le lecteur semble toutefois confus quand ce même narrateur affiche de la distanciation en se racontant à la troisième personne. L'on retrouve le Marcel des années soixante fraîchement installé à Paris pour faire son Khâgne :

« Au fil des années, la vie à l'École normale avait insensiblement modifié son rapport au monde, et à lui-même. Il était pris désormais dans un réseau serré d'amours et d'amitiés, que le hasard des rencontres, des sympathies immédiatement déclarées, des plaisirs durablement partagés, lui avaient permis de bâtir. Il avait retrouvé là, sans trop de difficulté, la sensation – indispensable à sa quiétude – d'être en famille : de nouveaux rites, de nouvelles fêtes, de nouveaux modèles de comportement avaient peu à peu pris le dessus » (Bénabou, 1995, 229-230).

Comme Jules Romains, Bénabou est conscient que dans le monde moderne les individus appartiennent à des groupes, à des collectifs. Ses influences sont ses lectures combien nombreuses tant en histoire, qu'en philosophie et littérature. L'écrivain se plaît à les mentionner dans son épopée comme une manière de se réclamer d'eux au niveau filial mais aussi pour s'auto-célébrer. S'il fait partie de cette lignée littéraire, c'est qu'il est aussi important qu'eux puisque leur héritier.

« Euripide, Épicure, Cicéron, Lévy, Tacitus, Tertullian, Apuleius, Plotin, Saint-Augustin, Dante, Annius de Viterbo, Ronsard, Montaigne, Shakespeare, Descartes, Corneille, La Fontaine, Spinoza, Racine, Voltaire, Rousseau, Diderot, Sade, Louis-Sébastien Mercier, Goethe, Joseph Joubert, Schelling, Schopenhauer, Alfred de Vigny, Heinrich Heine, Delacroix¹, Balzac, Hugo, Dumas père, Thackeray, Melville, Baudelaire, Flaubert, Les frères Perceval, Jules Verne, Edmond About, Zola, Thomas Hardy, Odilon Redon, Mallarmé, Pierre Loti, Isaac Leib Peretz, Joseph Conrad, Sholem Aleichem, Israël Zangwill, Rudyard Kipling, Wells, Proust, Alfred Jarry, Thomas Mann, Rilke, Raymond Roussel, Amédée Achard, Jean Jalabert, Max du Venzit, les frères Tharaud, Edmond Fleg, Joyce Kafka, Georges Lukács, Pierre Benoît, Franz Werfel, Jean Cocteau, Georges Bataille, Michel Leiris, Raymond Radiguet, Raymond Queneau, Sartre, Paul Nizan, Jean Genet, Laurence Durell, Maxence Van der Mersche, Camus, Roland Barthes, Louis Althusser et enfin Pierre Bourdieu » (Bénabou, 1995).

Marcel Bénabou est unanimiste à sa façon. Il s'auto-proclame représentant de sa communauté juive marocaine avec des prérogatives intellectuelles et non filiales. Certes, les relations de Marcel avec ses parents sont solides mais celles avec l'érudition lui semblent plus ombilicales. La gratitude envers la famille et la communauté motivent certes l'écrivain Bénabou mais ne peuvent supplanter ses convictions littéraires et philosophiques. L'auteur est bel et bien soucieux de la description péjorative à laquelle ont droit ses coreligionnaires africains taxés d'être des 'parents pauvres' ou des 'cousins disgraciés', d'où sa volonté de combattre la précarité d'une civilisation qui risque l'extinction et « de sauver le plus de vestiges possibles d'un monde dont tout indiquait qu'il était fragile et, à terme menacé » (Bénabou, 1997, 98) le monde de la culture et des traditions juives marocaines, cela s'entend. La mission est noble, elle doit être menée de concert avec la communauté musulmane marocaine et l'on devrait faire appel à toutes les bonnes volontés qui pourraient remédier à la méconnaissance de ce levier important de l'identité marocaine. Bénabou confesse ainsi :

« Je me sentais investi du devoir de lutter contre cette injustice. Au monde extérieur qui - juifs confondus - s'obstinait dans une ignorance ou une méconnaissance également coupable et également attentatoire à notre honneur, il était urgent de donner une image redressée, de fournir des clés pour le déchiffrement d'une histoire, d'une tradition, d'un patrimoine » (Bénabou, 1995, 99).

Pour Bénabou, la conjoncture moderne de sa communauté exige de lui un changement de rôles. C'est à son tour de représenter sa communauté actuellement, puisqu'il semble destiné à un sort glorieux :

« Je voyais bien que les conditions objectives m'étaient favorables. Nul n'était mieux armé que moi pour s'engager dans l'entreprise : n'étais-je pas le seul (ou presque) à avoir, par rapport à mon sujet, à la fois la proximité et le recul nécessaire, le seul à pouvoir combiner comme disait à l'époque le jargon des anthropologues, l'observation participante et le regard distancié ? » (Bénabou, 1995, 99).

Afin de représenter les siens, Marcel Bénabou n'empruntera pas le cheminement classique de l'épopée :

« Pour l'écrivain judéo-marocain, écrire c'est aussi relever un autre défi d'une ampleur non moins importante. C'est l'opportunité de créer son propre monde, sa propre histoire, de prendre une place parmi les peuples créateurs, laisser une trace d'un passé que l'Histoire n'a pas apprécié à sa juste valeur. Il s'agit d'une précieuse occasion à saisir comme une revanche sur une condition communautaire minoritaire. Aussi l'acte d'écrire en soi même revêt-il un grand intérêt chez cet écrivain au point que certains romans ou récits deviennent de vrais essais sur l'art d'écrire et sur la littérature en général » (Bornier, 2004).

2. L'incipit ou l'émergence du livre

L'épopée familiale de Bénabou commence par le bref incipit suivant : « le samedi matin, il faisait toujours beau, et je ne crois pas qu'il y ait eu au monde depuis ce temps - là d'aussi radieuses journées » (Bénabou, 1995, 9).

Thomas Klinkert affirme dans ce sens que « plutôt que de raconter l'histoire de sa vie, ainsi que l'on pouvait l'imaginer dans un texte autobiographique, le narrateur se consacre à

raconter l'histoire de ce fameux livre, de cette 'épopée familiale' qu'il a mis des années à préparer mais qu'il n'a jamais écrite. » (Klinkert, 1999, 83).

La méta-narration facilite la tâche à l'auteur qui semble vouloir contourner l'histoire de sa famille comme objet du livre et lui substituer la genèse de ce même livre, qui n'est que le Livre qu'il porte en lui depuis toujours. Pour Bénabou, l'épopée annoncée dans le titre n'est en réalité qu'une entreprise scripturale géante à laquelle, il devrait trouver des ressources humaines. Il s'inventera, dans ce même ordre d'idées, toute une généalogie de toutes pièces à partir des modèles qu'il s'était créés. Il recrutera pour son épopée des Talmudistes, des personnages mythologiques gréco-latins, des arabes, des séfarades, des occidentaux, pourvu qu'il ait le bon compte de personnages dignes d'une épopée. L'on peut aisément sentir sa distanciation au niveau personnel dans le passage suivant :

« Jusque-là, dans les modèles latins dont j'étais imprégné [...] c'était surtout Cicéron et Tacite qui jouaient le rôle principal : je m'épuisais dans mes essais d'écriture, à courir en même temps après ce qu'on me disait être l'abondance harmonieuse de l'un, la sobre densité de l'autre. Sans jamais les rattraper. Le doux Virgile tombait à point pour me tirer d'embarras. » (Bénabou, 1995, 129).

La filiation du narrateur à son arbre généalogique et à ses modèles est d'abord une filiation littéraire. L'intertextualité participe pour sa part à la mise en évidence du lien entre le récit de Bénabou et la communauté séfearade. L'excès de la citation n'enlève rien à la qualité du récit 'épique' puisque c'est l'auteur qui orchestre la signification. Il oriente le lecteur à travers le choix des auteurs, des personnages et des œuvres. Ces catégories du récit sont insérées subtilement dans le contexte d'origine, qu'il devient presque impossible d'isoler la couture citationnelle du récit épique.

Le rapport au livre relève presque du sacré chez Bénabou. Les Juifs sont un peuple du Livre autant que les Musulmans ou Les Chrétiens, cela dit, historiquement parlant « le judaïsme est la première religion monothéiste à avoir un livre sacré conservé jusqu'à nos jours » (Bornier, 2004). L'épopée familiale, comme il en est des livres précédents de Bénabou, raconte la même histoire, celle de la genèse du livre. L'écrivain explique cette orientation littéraire d'une part, par son éducation hébraïque qui sacralise le livre Saint, notamment avec les rituels du shabbat et des fêtes religieuses où l'on procède à sortir la Torah de son rouleau, et d'autre part, à ses lectures parnassiennes et symbolistes de la fin du XIX^e siècle qui accordaient le primat à la forme au détriment du contenu.

« Mon épopée familiale est le dernier volet d'un triptyque qui avait commencé en 1986 avec *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres* qui s'est poursuivi en 1992 avec *Jette ce livre avant qu'il soit trop tard*. Les trois livres ont divers points communs, dont le plus important est qu'ils sont bâtis autour d'un thème unique, celui du rapport au livre. C'est en effet à mes yeux un thème fondamental, pour des raisons qui tiennent autant à l'histoire de mon enfance (principalement au lien indélébile que mon éducation juive m'a amené à établir entre le livre et le sacré)

qu'à mes choix théoriques ultérieurs (marqués, ce n'est sans doute pas un hasard, par l'influence de Mallarmé). » (Bénabou, 1997, 98).

3. L'esthétique oulipienne bénaboliennne ou la recherche de *l'Illud Tempus*

Le début du texte n'en est pas un, un incipit court, et sans prolongement qui se démarque de la suite du texte, tant au niveau sémantique qu'au niveau typographique, le passage de l'écriture en italique aux caractères romans ordinaires. Une phrase concise qui se situe dans un hors-temps originel, celui de *l'Illud Tempus*. Bénabou avoue sa stratégie sans ambages :

« J'ai soudain compris que mon incipit n'aurait de suite que si je renonçais à lui en donner une... comment ? Mais en acceptant enfin, tout simplement de lui garder son caractère de fragment isolé, et en le revendiquant d'emblée ouvertement comme tel. Il suffisait ensuite de prendre appui sur cette épave, de se laisser porter par elle » (Bénabou, 1995, 245).

L'on comprend à partir de ces aveux que la quête du récit chez Marcel Bénabou a pris fin au moment même où elle a débuté. Dans le reste du texte, l'écrivain doublera son micro-récit, de la genèse de l'épopée : de la charpente aux choix des personnages. Il déclare avoir échoué à trouver des modèles probants dans le casting de ses recrues car « quelques nuits passées avec Schelling, puis avec Schopenhauer, suffirent à [le] dissuader [et que sa] construction architecturale tombait donc comme un château de cartes [qu'il dut] dire adieu à [son] idée de circuit. » (Bénabou, 1995, 123).

Cet échec répétitif de la quête du modèle inscrit ce livre, puisqu'il n'est plus question d'épopée au premier chef, dans l'esthétique de l'éternel recommencement. Tout le reste du texte n'est que la tentative avortée de donner suite à l'incipit. Pour le lecteur oulipien, l'échec n'est qu'une contrainte d'écriture qui inscrit le livre paradoxalement dans un processus créateur. De même, pour l'inaboutissement du choix de ses modèles, ne pas trouver de personnage adéquat pour son épopée signifie reprendre la quête et ainsi de suite.

Pour contourner le problème des modèles, Bénabou recourt au principe de la « série » cherchant dans les annuaires téléphoniques toutes les personnes portant le même nom de famille 'Bénabou'. Ne trouvant qu'un maigre butin, il décide alors de faire appel au principe de la variante pour élargir son échantillon : les noms de familles homonymes Bénabbou/ Bénéabbou/ Bainabbou/ Ben Abbou... Puis d'intervenir d'autres paramètres comme l'alliance : le nom de famille maternel de l'auteur et les différents noms de familles de ses proches : Ohana/ Oziel/ Azoulay ... Enfin, viennent les équivalents de son nom de famille, en d'autres langues, tels que Bembo et Ben Aboya, jusqu'à épuisement des noms possibles à sa portée...

Pour Bénabou, il est question d'investir l'espace narratif en reprenant inlassablement le cycle (recherche /échec/nouvelle recherche/ échec...). Jacques Bens et ses cosignataires

parlent du principe de la littérature récurrente qui concerne « tout texte contenant, explicitement ou implicitement, des règles d'engendrement qui initient le lecteur (ou le diseur ou le chanteur), à poursuivre la production du texte à l'infini (ou jusqu'à épuisement de l'intérêt ou de l'attention) » (Bens et Alii, 1981, 81). Ce type de littérature étant basé sur la connotation mathématique des notions « démonstration par récurrence » et « fonctions récursives ».

L'épopée déclarée dans le titre est, en définitive, un texte dont « le sujet empirique et rationnel disparaît pour céder la place à une identité éclatée, fragmentée et éparpillée, mais qui se renouvelle sans cesse, en conformité avec la littérature qui l'englobe » (El Baz, inédit, 13). Pour la première fois, nous avons affaire, grâce aux différents types de la « série » (homophonique diasporique et œcuménique) à une généalogie qui allie des ancêtres musulmans, chrétiens et juifs. Une « épopée » puisque nous l'avons remise en question en tant que genre, interculturelle à l'image de l'identité plurielle marocaine définie dans la constitution marocaine de 2011, un livre-somme ouvert sur la potentialité, celle-ci étant le premier pilier de l'Oulipo.

Pour tenter d'expliquer les choix esthétiques de Bénabou dans son épopée familiale, force est de constater que ce texte est la somme d'au moins deux récits autonomes : l'incipit et le reste. Cette démarcation bénaboulienne par rapport aux canons de la littérature trouve son fondement épistémologique dans la notion antique de « l'éternel retour » théorisée par Friedrich Nietzsche dans la troisième partie de son poème philosophique *Ainsi parlait Zarathoustra* et sous-titré *Un livre pour tous et pour personne*. Il y est question de paraboles, de chants, de discours d'un prophète qui s'était retiré pendant dix ans pour vivre seul dans la montagne, puis une fois revenu parmi les siens, voulut leur enseigner sa pensée.

« — Ô Zarathoustra, dirent alors les animaux, pour ceux qui pensent comme nous, ce sont les choses elles-mêmes qui dansent : tout vient et se tend la main, et rit, et s'enfuit — et revient.

Tout va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement. Tout meurt, tout refléurit, le cycle de l'existence se poursuit éternellement.

Tout se brise, tout s'assemble à nouveau ; éternellement se bâtit la même maison de l'être. Tout se sépare, tout se salue de nouveau ; l'anneau de l'existence se reste éternellement fidèle à lui-même » (Nietzsche, 1901, 306).

La répétition est le mot clé de l'existence et pour que l'homme continue de vivre, il doit espérer mourir pour renaître continuellement, et à l'infini. De même pour Bénabou, l'incipit n'est qu'un rituel de la vie comme l'est la mort qui permet de renaître sous une forme plus vigoureuse car jeune, sous forme d'un texte qui élucide les mystères de l'élaboration d'une épopée familiale, pour encore une fois atteindre la fin du cycle : la mort s'entend qui n'est autre que la fin du livre. Une autre vie débutera avec le livre suivant, ainsi de suite, l'on

comprend pourquoi Bénabou écrit toujours le même livre, la genèse du livre (Lahmami, 2020), un mythe de l'éternel retour chez lui qui embrasse toute son œuvre.

Le mythologue américain d'origine roumaine Mircea Eliade (Eliade, 1949) reprend l'idée de « l'éternel retour » notamment avec son concept contradictoire de la *coincidentia oppositorum* que l'on peut traduire par la « coexistence des contradictions ». L'Homme étant insatisfait de l'état de « chute » du paradis où se côtoyaient tous les contraires dans une symbiose absolue, se trouve contraint de faire un choix et de s'aligner soit du côté du bien, soit du côté du mal. La coprésence d'éléments communautaires ainsi que la genèse du livre littéraire, quoi que cela semble incohérent et contradictoire, n'est au final que le retour à cet état de liesse de *l'Illud Tempus*, le temps n'est pas linéaire autant que le récit mais plutôt cyclique, une manière de retourner au temps sacré des contradictions.

« Je me voyais travailler d'une façon sérieuse, scientifique, avec la matière; et en même temps j'étais attiré par l'imagination littéraire.

- La science du côté du jour, la poésie du côté de la nuit.

- Oui l'imagination littéraire qui est aussi l'imagination mythique et qui découvre les grandes structures de la métaphysique. Nocturne, diurne : les deux... *La coincidenti aoppositorum*. » (Eliade, 1978, 13).

La démarche de Bénabou est à considérer comme « un comportement mythologique » de l'homme moderne qui ressent le besoin de retourner au temps sacré de ses prestigieux aïeux et de se détacher d'« une vision relativiste ou nihiliste de l'histoire » et une subséquente « aridité spirituelle ». (Eliade, 1978, 152).

Il faut dire que la question du « recommencement » a taraudé plusieurs philosophes tout au long de l'histoire. Charles Nodier disait déjà dans *La neuvaine de la chandeleur* (Nodier, 1838), où il expose aux jeunes gens un moyen pour reconnaître en songe son futur conjoint, que l'« on ne recommence plus, mais se souvenir, c'est presque recommencer » (Nodier, 1838). Le souvenir étant certes à la base de tous les écrits portant sur soi et ou sur les siens.

L'épopée familiale de Marcel Bénabou met en scène un livre -somme où s'imbriquent des personnages réels et fictifs. Des écrivains, des philosophes, des poètes, des rabbins, de siècles, confessions et spécialités confondus. Pour ce faire, l'écrivain a eu recours aux principes issus du modèle mathématique tels que « la série » et « la variante » ouvrant ainsi le champ de la potentialité au niveau onomastique.

L'écrivain feint d'échouer à trouver les modèles réussis pour alimenter son entreprise scripturale gigantesque qu'il qualifie d'épique. Ce cycle d'échec et de nouvelle recherche est à mettre sur le compte du principe philosophique de l'éternel recommencement. De ce livre transparait une crise existentielle de l'humain en quête de perfection. La répétition est

synonyme de la vie et l'échec stimule l'existence. La victoire serait-elle finalement la mort ou du moins la fin d'une dynamique ?

Bibliographie

BÉNABOU Marcel, *Jacob Menahem et Mimoun. Une épopée familiale*, Paris, Seuil, La Librairie du XX^e siècle, 1995, 258 p.

— « Genèse d'une épopée absente », *Études littéraires*, 29 (3-4), 1997, pp. 95–106. <https://doi.org/10.7202/501173ar>, pp. 95-96 (Consulté le 10 décembre 2020).

BENS Jacques, *Atlas de littérature potentielle*, Noël Arnaud (dir.), Paris, Gallimard, 1988, [1981]. Collection Idées, Collection Folio essais (n° 109).

— et al., « La littérature récurrente », in *Oulipo -atlas de littérature potentielle*, NRF, Paris, Gallimard, 1981.

BORNIER Evelyne M., « Jacob, Ménahem et Mimoun : une épopée familiale Poétique de l'identité chez Marcel Bénabou », in *The International Journal of Francophone Studies*, (Leeds, UK), vol. 7, n°1-2, September 2004.

ELBAZ Robert, « Mémoire et généalogie dans l'œuvre de Marcel Bénabou », in *La communauté juive de Meknès et sa spécificité culturelle*, conférence, University of Haïfa, 31 mars 1997.

KLINKERT Thomas, « Marcel Bénabou - Un livre peut en cacher un autre », (colloque OULIPONTS, Université de Salzburg, avril 1997), in *OULIPO-POETIQUES*, Études réunies par Peter Kuon, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1999, 77-94.

LAHMAMI Hind, *Marcel Bénabou. L'obsession de la genèse du livre*, Paris, L'Harmattan, collection autour des auteurs maghrébins, 2020.

MIRCEA Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, Jean Gouillard et Jacques Soucasse (trad.), Paris, Gallimard, « Les Essais », 1949 ; nouvelle édition revue et augmentée, « Idées », 1969.

NIETZSCHE Friedrich, « Le Convalescent » in *Ainsi parlait Zarathoustra*, (édition 1898), Henri Albert (trad.), édition Société du Mercure de France et Naumann, Paris et Leipzig, 1898, Bibliothèque nationale de France, traduction de 1901 (sixième édition, 1903).

NODIER Charles, « La neuvaine de la Chandeleur », in *Revue de Paris*, 1838, <http://www.biblisem.net/narratio/nodchand.htm> (consulté le 12 décembre 2020).

Notice bio-bibliographique de l'auteur

Hind Lahmami est enseignante-chercheuse HDR à l'Université Moulay Ismail de Meknès au Maroc. Coordinatrice de l'équipe de recherche CIPDD, membre fondateur du RUIPI à l'Université Rome III et experte des questions éducatives et culturelles auprès d'IDEFFIE à Paris. Auteure de l'ouvrage critique *Marcel Bénabou. L'obsession de la genèse du livre* aux éditions L'Harmattan (2020) et de plusieurs études dans des ouvrages collectifs et des revues internationales. hindlahmami@gmail.com

Version numérique